

Burkina Quand il y a de l'esperanzah...

**Entretien avec
Pablo Gustin**
(Co-fondateur
du festival Esperanzah)

Le festival Esperanzah soutient son premier projet humanitaire, à la fois social et culturel. Il s'agit du don de deux moulins à grains, nécessaires aux 20 000 habitants d'un village proche de Ouagadougou, et dont les bénéficiaires devraient permettre à des musiciens locaux de sauver les instruments traditionnels d'Afrique de l'Ouest de la disparition. Rencontre avec Pablo Gustin, de retour du Burkina Faso, où les moulins viennent d'être inaugurés.

DS A-t-il tout de suite été évident de lier culturel et social dans un même projet ?

Pablo Gustin : Au départ, oui, car le culturel est l'essence d'Esperanzah. Nous avons la volonté de soutenir un projet de ce type et Adama Ouedraogo, musicien du groupe Rayangnewind, nous a parlé de son projet de moulins à grains lorsqu'il est venu jouer au festival. Nous nous sommes posé énormément de questions, notamment sur place. L'accueil a été exceptionnel et nous a confronté à toute une tradition : le protocole autour du chef de village, les femmes qui dansaient, les hommes qui nous retiraient le mauvais sort... C'était merveilleux, mais en tant qu'Européens, nous avons aussi été choqués par la condition de la femme, par les problèmes de santé, d'éducation, de nutrition. Ce qui nous a poussé à réfléchir à la dimension culturelle du projet, parce que nous n'avons pas envie d'immobiliser les gens par leurs traditions. Nous savons qu'il y a aussi un mouvement nécessaire

vers la modernité. Nous avons conclu qu'il fallait s'ancrer dans la tradition pour se souvenir d'où on vient et peut-être se rendre compte où on va et pouvoir faire des choix. Mais sur place, c'est moins évident. Les choix des gens sont vraiment restreints.

DS Comment le projet a-t-il été accueilli ?

PG : Très bien. Les gens étaient heureux et tenaient à nous expliquer pourquoi ces moulins étaient essentiels. Pourtant, nous avons découvert le dernier jour, qu'il y avait eu quiproquo. Les musiciens de Rayangnewind, bénéficiaires du projet, pensaient que nous leur avions prêté l'argent qui avait servi à l'achat et à l'installation des moulins, et ils avaient établi un plan financier pour nous rembourser, quand ils ont compris que c'était un don. J'imagine que le prix d'accès aux moulins pour la population peut encore diminuer, puisqu'il comprenait le remboursement. >



**Pablo Gustin (à droite),
au Burkina, face aux moulins
à grains.
Photo : Esperanzah.**

➤ **DS** **Le prix que vous aviez fixé était déjà le moins cher des environs. Vous n'avez pas peur d'avoir un effet négatif sur les autres moulins ?**

PG : Evidemment, on peut le voir de cette manière-là. C'est terrible, car même en partant d'un projet né sur place, nous allons avoir un impact incontrôlable. Avant de partir, j'avais envie d'arriver vierge de toute chose, de ne pas me préparer, et c'était un peu naïf, car j'aurais pu avoir un impact négatif... On peut douter et rester sans rien faire, ou arrêter de se poser des questions et avancer. Nous nous sommes raccrochés aux gens qui étaient là, qui nous disaient combien ça allait les aider. Ce n'était plus un nombre sur un papier, c'étaient de vraies personnes. Ensuite, la réflexion reviendra, les choses se mettront en place et nous ajusterons ce qui doit l'être, si c'est possible. Il est très difficile d'avoir du recul, c'est pourquoi le projet fait peur... mais il remet aussi tellement de choses en place : Esperanzah était dès le départ un engagement qui permettait de donner l'occasion à des musiciens venant d'un peu partout de s'exprimer, puis de sensibiliser à une problématique... Mais tout cela restait assez abstrait. Ce projet, ce voyage en Afrique, nous a confrontés au réel et nous a confortés dans l'idée de lier musique et social.

DS **Comment comptez-vous poursuivre le projet ?**

PG : Le chef du village nous a demandé de mettre en place un dispensaire, car ils ont de gros problèmes en matière de santé : quand quelqu'un va très mal, il faut l'attacher sur une mobylette et parcourir 15km. Nous avons envie de répondre à cette demande, mais aussi de poursuivre au niveau culturel. Quand nous nous laissons aller à rêver, nous imaginons organiser un Esperanzah burkinabé gratuit, pour 2008. Ce qui permettrait d'ouvrir une scène aux musiciens locaux. Au départ, nous avons rêvé Esperanzah tout en le croyant impossible, et nous l'avons mis en place. Aujourd'hui, nous nous disons : « Continuons de rêver, d'y croire, et parfois, ça marche. »

DS **Au Burkina, les instruments traditionnels disparaissent...**

PG : La première étape pour nous est de sauver les instruments en voie de disparition et d'apprendre aux gens à en jouer... Mais il faut aussi leur offrir une ouverture vers le public, sinon quelle serait leur motivation à devenir musicien ? Aujourd'hui il nous semble évident qu'un « one-shot » ne suffit pas. Nous devons nous ancrer là-bas et y ouvrir des possibles.

DS **Quelles ont été les réactions autour de vous par rapport à ce premier projet ?**

PG : Nous n'avons parlé du projet qu'avec des gens qui nous étaient proches et nous n'avons

donc eu que des critiques constructives. Jean-Yves Laffineur (ndlr : co-fondateur du festival) dit très justement que nous sommes des « naïfs actifs », et ceux qui nous ont critiqués l'ont fait avec bienveillance, voyant notre naïveté mais aussi notre envie d'agir. C'est seulement maintenant que nous avons décidé de communiquer autour du projet, car celui-ci doit nous dépasser. Les gens doivent savoir, qu'au Burkina Faso, des musiciens préservent les instruments et sont prêts à les enseigner. Nous ne voulons surtout pas jouer les intermédiaires.

DS **Parlons du festival Esperanzah. Comment s'est imposée l'idée d'une thématique de sensibilisation ?**

PG : Après la première édition, nous avons pris conscience que le festival, l'esprit festif dans ce lieu chargé d'histoire qu'est l'abbaye de Floreffe, créait un contexte propice pour que les gens se rencontrent. Nous avons eu envie de donner à ce lieu de rencontre une sensibilité particulière, grâce à une thématique, et d'inviter les ONG pour qu'elles rencontrent les festivaliers.

DS **Toutes les ONG sont les bienvenues ?**

PG : Oui et pour qu'il n'y ait pas de compétition – car il y en a, même dans la coopération – nous leur demandons d'aborder le même thème, que ce soit l'élément accrocheur avant de parler de leurs autres projets. Il n'y a pas toujours un lien direct entre le thème et l'action de l'ONG, mais elle doit trouver comment lier les deux. Ce qui se passe au Nord est intimement lié à ce qui se passe au Sud. C'est pourquoi nous n'acceptons pas uniquement les ONG qui ont un rapport direct avec la thématique (ndlr : jusqu'à présent, l'eau, l'abolition de la dette du tiers monde et les objectifs du millénaire). Cette année, nous avons choisi le thème de la souveraineté alimentaire, mais une association comme « Différent, pas indifférent », qui travaille sur l'accompagnement des handicapés, sera également présente.

DS **Parallèlement à ce thème, allez-vous promouvoir une éthique alimentaire sur le site du festival ?**

PG : Oui, nous allons mettre en avant le commerce équitable, avec un bar à cocktail et à jus en collaboration avec « Magasins du monde ». Nous essayons aussi, avec « Nature et Progrès »⁽¹⁾, de sensibiliser les restaurateurs, mais sans leur imposer quoique ce soit. Nous leur expliquons les groupements d'achats, l'importance de privilégier la qualité et le fait que cela n'entraîne pas forcément une augmentation de prix... L'importance d'acheter local, aussi, pour éviter les produits amenés à grands frais en privant les gens de leur pays d'origine. Nous leur expliquons qu'ils

Dans le cadre d'une abbaye !

Du 4 au 6 août 2006, dans le cadre exceptionnel et prestigieux de l'abbaye de Floreffe, près de Namur. L'ensemble du site (jardins, cours, salles) résonne des sons et rythmes de la planète, de voix chaleureuses et de mots justes. La fête durant trois jours avec des artistes fidèles à leurs racines, venus d'Amérique Latine, d'Afrique, d'Europe de l'Est et des îles, mais aussi des routes de France et de Belgique. Un village d'associations et d'ONG, des cuisines aux saveurs exotiques, de l'artisanat du monde, de nombreuses animations pour enfants, des expositions et animations de rue, deux campings...

➤ **Plus d'infos sur www.esperanzah.be**

(1) ASBL dont les objectifs sont essentiellement de faire connaître les techniques et la pratique d'une agriculture et d'un jardinage écologiques.

Le projet « Rayangnewind »

Le groupe Rayangnewind (8 musiciens burkinabés) est bénéficiaire du projet des deux moulins à grains électriques installés dans le village de Wayalguin, à 20 km de Ouagadougou.

Un projet artistique : Adama Ouedraogo, auteur-compositeur du groupe, voyage auprès de vieux musiciens pour apprendre à jouer des instruments traditionnels en voie de disparition (comme les fameux « arcs à bouche ») et pouvoir transmettre son apprentissage. Cependant, les maigres cachets du groupe sont déjà insuffisants pour leur permettre de répéter dans de bonnes conditions... Ils ne peuvent donc financer ces voyages.

Le projet tend à offrir au groupe une autonomie financière leur permettant d'acquérir un local de répétition ; de financer l'apprentissage des instruments traditionnels ; puis d'accueillir ponctuellement des musiciens africains (issus en grande partie du territoire européen) désireux d'apprendre ces instruments. Enfin, en les impliquant auprès des populations, le projet vise à revaloriser le métier de musicien.

Un projet social : Les 20 000 habitants de Wayalguin bénéficient du projet car il n'y avait auparavant qu'un moulin à grains en activité à proximité, insuffisant pour la population. Il est, de plus, situé à 7km du village, nécessite du bois pour le chauffage du four et tombe souvent en panne. Le prix d'accès y est de 350 CFA (0,53€) pour 1 tine de mil (une tine équivaut à 21 kilos). Il est de 280 CFA (0,43€) aux nouvelles installations.

Le coût global du projet est de 5000 € et le bénéfice mensuel prévu de 388,74 €.

Le projet est coordonné par le XK Theater Group en collaboration avec le Théâtre de Poche de Bruxelles, avec pour principal donateur le festival Esperanzah.

- peuvent avoir un impact positif sur leurs clients, leur montrer que ça passe par eux, que chacun peut faire quelque chose.

DS Dans la même optique, vous ne vendez pas de coca-cola sur le site du festival, par principe de précaution vis-à-vis des nombreuses casseroles que traînerait cette multinationale... Accordez-vous le même soin au choix de vos sponsors ?

PG : Nous essayons d'être attentifs, même si nous ne sommes pas exempts de tout reproche. Nous pensons que la meilleure façon de procéder est de rencontrer l'entreprise qui souhaite participer. Nous pouvons alors attirer son attention sur différents éléments, comme l'importance que les gadgets qu'elle distribue aient été réalisés dans de bonnes conditions, par exemple... Mais la décision d'accepter ou de refuser un sponsoring est difficile. Une année, nous avons été sponsorisés par Base. Après coup, nous nous sommes rendu compte que dans les composants du téléphone portable, il y a un métal spécifique, produit uniquement dans deux pays africains dont les mines sont véritablement pillées. Aurions-nous dû refuser ce sponsor ? En même temps, le refus d'un sponsor nous prive de moyens, alors qu'un festival de cette ampleur demande un budget important. Si nous devenions radicaux, il ne serait

plus possible d'organiser le festival. Or nous faisons ce que nous voulons sur cet événement, en matière de sensibilisation, notamment.

Pour le moment, nous nous basons sur les critères de transnational.org, qui analyse les entreprises au niveau de l'environnement, du financier, des délits, de l'organisation du travail. Ce n'est pas toujours suffisant, mais il y a tellement de choses auxquelles il faut penser. Plus on avance avec le festival, plus c'est complexe.

DS C'est déjà la cinquième édition, l'occasion d'un bilan ?

PG : Nous avons parfois eu peur de perdre notre âme : de plus en plus de gens travaillent sur le festival (1200 personnes par jour), il y a de nombreux domaines d'activité qui se professionnalisent, tout est de plus en plus compliqué... Nous pourrions nous perdre, mais j'ai l'impression que jusqu'à présent, et grâce à des projets comme celui des moulins, nous ne perdons pas notre âme. Avec les cinq autres membres du conseil d'administration, nous discutons et réfléchissons toujours beaucoup... Nous sommes décidés à continuer, tout en étant conscients de nos limites : nous restons un événement culturel, un vecteur... Esperanzah est avant tout une fête. ■

Propos recueillis par Julie Braun